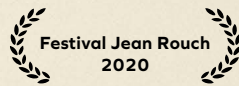




Festival dei Popoli
2020

Official selection



Festival Jean Rouch
2020

Official selection



Visions du Réel
2020

Official selection

LE PÉRIMÈTRE DE KAMSÉ

UN FILM DE OLIVIER ZUCHUAT

Réalisation, Image, Montage **OLIVIER ZUCHUAT** — Son **HAMADO STICKMAN KANGAMBEGA** — Montage son **JEAN MALLET** — Mixage **DENIS SÉCHAUD** — Etalonnage **PIERRE SUDRE** — Traductions **CHARLES AUGUSTE KOUTOU** — Assistant **THOMAS INTINGERE SAWADOGO** — Une production **PRINCE FILM SA, ANDOLFI, LES FILMS DU DROMADAIRE** — En co-production avec **RTS RADIO TÉLÉVISION SUISSE, UNITÉ DES FILMS DOCUMENTAIRES - STEVEN ARTELS, GASPARD LAMUNIÈRE, CANAL+ INTERNATIONAL, LES FILMS DU MÉLANGEUR** — Producteurs **PIERRE-ALAIN MEIER, ARNAUD DOMMERC, BOUBAKAR DIALLO** — Avec le soutien de l'**OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE (OFC)** et le **CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE (CNC)**, avec la participation de **CINÉFORUM** et le soutien de la **LOTÉRIE ROMANDE**, du **SUCCÈS PASSAGE ANTENNE SSR SRG**, de la **FONDATION SUISSIMAGE**, de la **HEAD - GENÈVE (DÉPARTEMENT CINÉMA)**, de la **RÉGION OCCITANIE / PYRÉNÉES-MÉDITERRANÉE** et de la **RÉGION ÎLE DE FRANCE**.

princefilm

andolfi

RTS

SRG SSR

CANAL+ INTERNATIONAL

Centre National de la Cinématographie

CINÉFORUM

LOTÉRIE ROMANDE

SUISSIMAGE

HEAD Genève

Centre Occitanie

Région Île-de-France

OUTSIDE THE BOX



DOSSIER DE PRESSE

sortie romande 26 mai 2021

Avant-Première en présence du réalisateur

mardi 18.5	Genève Grütli à 20h
jeudi 20.5	Delémont La Grange à 20h30
vendredi 21.5	Cinéma d'Oron à 20h
samedi 22.5	Ste-Croix Royal à 18h
lundi 24.5	Yverdon Bel-Air à 18h15
lundi 24.5	Morges Odéon à 20h15
mardi 25.5	Fribourg Rex à 18h15
jeudi 27.5	Lausanne CityClub 19h et 21h

Production

Prince Film
Pierre-Alain Meier
Passage de la Poste 2, 2800 Delémont
meier@princefilm.ch
t. 032 423 17 78

Distribution suisse

Outside the Box
Thierry Spicher
Chemin du Martinet 28
1007 lausanne
info@outside-thebox.ch
t. 021 635 14 34

Presse suisse

Supermarket(ing)
Christian Strhöle
christian@super-market.ch
t. 0793904769





Synopsis

Dans le Nord du Burkina Faso, la désertification grignote les terres et l'émigration vide les villages. A Kamsé, les habitants restés sur place se sont lancés dans un chantier pharaonique avec des moyens d'un autre temps : creuser à la pelle et à la pioche, dans la fournaise, un réseau de digues et de mares, puis planter des milliers d'arbres pour reverdir et fertiliser les zones conquises par le désert. La bataille

est menée par les femmes. Des plans longs, au ras des sols asséchés captent des corps qui surgissent dans la chaleur aveuglante ; une digue se dresse, un lieu se transforme. A Kamsé, on espère que le succès de tels périmètres fasse revenir celles et ceux qui ont émigrés...

Transformer le paysage.

La désertification progresse à pas lents et se mesure surtout par rapport à ce qui n'est plus. Comment alors filmer ce qui a disparu ?

Dans les villages, les communautés se sont délitées progressivement. A Kamsé subsistent surtout les femmes, les enfants et les personnes âgées. Alors une deuxième question s'est posée : comment filmer ce collectif vulnérable et discret qui cherche à se réinventer ?

Dans la fournaise, le temps semble souvent à l'arrêt, figé dans l'attente de la prochaine pluie et des récoltes. Comment capter cet état de suspension, mais toujours prégnant de jours meilleurs auxquels les habitants travaillent en restaurant leurs terres ?

Je ne suis pas certain d'avoir trouvé des réponses cinématographiques à toutes ces interrogations. Voici tout au moins quelques propositions.

A l'envers des exodes migratoires.

Notre époque est marquée par de nombreux exodes migratoires depuis les pays africains. Simultanément, la désertion des habitants des zones rurales vers les mégapoles urbaines est un phénomène massif aux conséquences souvent dramatiques. Pour autant, une partie considérable de la population n'émigre pas ou ne quitte pas les villages pour les villes, se retrouvant ainsi à la fois actrice et victime de la désertification. Ce film

est consacré à celles et ceux qui restent, et décident de faire front. Un film à l'envers des « films aux frontières » consacrés aux drames migratoires. Un film pourtant à la frontière puisque sahel signifie « bord », « rivage » en arabe... Au bord du désert...

Olivier Zuchuat





Rencontre avec Olivier Zuchuat

D'où vous est venue l'idée de ce film ?

En 2006-2007, j'ai tourné le film *Au loin des villages*, pour lequel je m'étais enfermé dans un camp de réfugiés au Sahel, dans la région du Darfour. Quelques dix ans plus tard, j'ai eu envie de retourner en Afrique, dans cette zone sahélienne, pour filmer cette bataille que certains mènent contre la désertification qui ronge progressivement la région.

C'est un processus qui n'a pas lieu qu'en Afrique. Au hasard de mes recherches, j'ai appris l'existence au Nord du Burkina Faso d'un certain nombre d'initiatives de luttes collectives contre le désert, basées sur la construction de périmètres arborés. Je me suis alors décidé à filmer la transformation locale d'un tout petit endroit. Je pense être un « cinéaste de lieux ». Je m'installe souvent dans des endroits relativement confinés, que j'arpente longuement. Il s'agit d'observer celles et ceux qui s'y sont établis ou qui ne font que les traverser, de tenter de comprendre les puissances de l'espace, ses forces géométriques, ainsi que les modes de vies de ceux qui se sont décidés à habiter un tel lieu ou qui y ont été contraints. Ensuite, je cherche où placer la caméra afin d'accueillir les situations, en somme, accepter de laisser advenir les choses, la vie se faire, se défaire. Incrire l'action des femmes et des hommes dans un territoire, percevoir les liaisons fondamentales entre des corps et les lieux qu'ils habitent.

Le Périmètre de Kamsé est à nouveau un film-lieu. Kamsé est un tout petit village de la région du Centre-Nord du pays qui a été encouragé par d'autres villages aux alentours à entreprendre une grande initiative de restauration de leurs terres. Ces dernières se sont progressivement transformées en désert au cours de ces trente dernières années. À une dizaine de kilomètres de Kamsé, proche du village de Goèma, se trouve une ferme expérimentale,

qui essaie de promouvoir des techniques de revitalisation des zones qui étaient arables, mais qui ne le sont plus. Il y a une cinquantaine d'années encore, Kamsé était recouvert d'arbres et les villageois s'affrontaient alors avec des lions et des boas. Actuellement, cette zone s'est transformée en un terrain extrêmement sec et dur, que l'on nomme « zippelés », sur lesquels plus rien ne pousse. Si la périphérie de Kamsé s'est transformée en un semi-désert, c'est essentiellement en raison de l'activité humaine sur place, et dans une moindre mesure en raison du changement climatique au niveau planétaire. L'augmentation de la population, les coupes sauvages de bois, la surexploitation non durable des terres ainsi que la multiplication des troupeaux d'ovins qui dévorent la végétation sont les facteurs majeurs ayant mené à cette désertification dramatique. Un phénomène de spirale infernale se crée alors : plus l'on coupe du bois et plus le bétail dévore la végétation, plus la terre devient sèche, plus l'eau roule sur cette terre au lieu d'y pénétrer et de l'irriguer, plus la zone devient désertique, et le cycle s'aggrave...

Quand et comment a débuté le tournage ?

Je suis donc arrivé sur place au début du processus. Je m'y suis installé avec le preneur de son burkinabè Hamado Kangambega, qui est né à 150 km de Kamsé et qui a fait un travail exceptionnel. Sans lui, ce projet n'aurait pas pu voir le jour. Le tournage s'est déroulé sur deux ans. Kamsé a subi à la fois une explosion démographique ces vingt dernières années, mais aussi une émigration importante, puisque la plupart des hommes jeunes sont partis, soit à Ouagadougou, soit même plus loin, en Côte d'Ivoire. Le village est désormais peuplé essentiellement de femmes et de personnes âgées. Ce sont ces dernières qui ont décidé de lancer le travail de construction du périmètre arboré, et ce sont les femmes qui l'ont réalisé : creuser des digues, construire un barrage et des mares,

qui ont pour rôle de retenir l'eau de pluie pour qu'elle puisse irriguer la surface et s'infiltrer dans le sol jusqu'aux nappes phréatiques. Puis planter des milliers d'arbres, et finalement y installer à nouveau des champs. A l'entame du tournage, j'ai été, comme à chaque fois, submergé d'interrogations, de doutes. Comment filmer ce qui a été ? Comment donner à entendre le son de la chaleur écrasante qui semble y suspendre la vie ? Et surtout comment filmer les corps au travail ? Puis la question fondamentale surgit : quel rapport au temps donner au film. La transformation du paysage est éminemment lente, la désertification est un processus progressif, ainsi que les travaux de restauration des sols. La forme filmique qui s'est ensuite imposée est une tentative de réponses à toutes ces interrogations.

Il n'y a pas de réelle mise en contexte du film, on comprend que l'on se trouve sur le continent africain, à Kamsé, mais on ne sait pas très bien où. Était-ce une volonté de votre part de rendre ce petit village universel ?

Je n'ai jamais envisagé de proposer un film avec une voix off omnisciente ou des prises de paroles d'experts scientifiques qui auraient pu montrer par quels processus multifactoriels cette désertification est arrivée, et ensuite d'autres experts qui auraient expliqué avec brio comment la combattre. L'écrit est bien meilleur pour cela. J'ai essayé de faire exactement l'inverse, en laissant se dérouler devant les yeux et dans le temps ce qui se passe. Donc forcément, ce n'est pas très explicatif. Comment un village, comme beaucoup d'autres au Burkina Faso, au Mali ou encore au Niger, essaie-t-il de prendre son destin en main face à la désertification, localement ? J'ai décidé de faire ce film au moment où la crise des migrants était presque la plus forte, en 2016-2017. La Méditerranée était le théâtre de naufrages quasi quotidiens, et de nombreux

cinéastes ont fait des films importants sur ces drames de la mer. J'ai alors décidé de faire un film sur ceux qui restent, qui décident de ne pas partir, de ne pas « tenter l'aventure » comme le dit l'expression. C'est ainsi que je me suis retrouvé à Kamsé... J'ai été épaulé par une ONG locale, Terre Verte, qui a pour notamment pour activité d'encourager ces initiatives par la création de fermes, en promulguant des méthodes de revitalisation des terres inspirées de techniques ancestrales, et en fournissant un peu d'argent pour assurer la subsistance des femmes lorsqu'elles creusent et pour l'achat de matériel.

Ce sont les villageois qui décident de consacrer une partie de leur terre à ces projets. La terre pour les paysans est quelque chose de vital et de sacré. Redistribuer des terres n'est pas un acte anodin, même si elles se sont transformées en désert. Elles restent à jamais « les terres transmises par les ancêtres ». Un périmètre, c'est donc un remaniement parcellaire, pour utiliser une terminologie occidentale. Mais à Kamsé, comme partout dans les zones rurales du Burkina Faso Nord, il n'existe pas de cadastre, donc il faut commencer à discuter, et se mettre d'accord.

Comment s'est passée la préparation du tournage ? Aviez-vous une idée préconçue du déroulement du tournage ? Avez-vous dû vous adapter à l'environnement ?

Ce fut le tournage le plus dur physiquement que j'ai fait en raison de la chaleur. Hamado et moi-même avons formé une petite équipe mobile et soudée. On a vécu dans une des grandes concessions du village de Kamsé, avec un générateur pour recharger les batteries. Hamado est devenu l'un des entraîneurs de foot du village, ce qui n'est pas anodin. L'enjeu principal était celui de notre rapport au temps : on a passé des jours à attendre, souvent immobilisés par la chaleur. Les habitants de Kamsé ont travaillé



à la construction du périmètre pendant la saison sèche, car pendant la saison des pluies, ils travaillent aux champs. Parfois, sur deux semaines de tournage, il n'y avait que 4-5 jours où il se passait quelque chose qui avait trait directement au processus de construction du périmètre. Donc il a fallu savoir attendre, puisque pendant la saison sèche, la vie à Kamsé est comme partiellement suspendue par la chaleur et le manque d'eau, sans parler de la végétation qui se recroqueville en attendant des jours meilleurs...

Une manière très particulière de filmer, très contemplative, avec beaucoup de plans-séquences, un rythme assez lent, pendant lesquels on a l'impression en tant que spectateur d'avoir le temps d'entrer dans

votre histoire, de vivre la même temporalité que les protagonistes du film. Une volonté d'effacer la caméra, de la rendre invisible. On sent une distance... Est-ce que c'est votre vision du documentaire ?

Je ne sais pas si le mot vision est le bon mot. Je dirai plutôt pratique. Je crois être quelqu'un qui aime beaucoup observer, en retrait, peut-être ceci a-t-il une origine dans la passion pour l'ornithologie que j'avais adolescent, qui m'a amené aux quatre coins de l'Europe et du monde pour aller observer des oiseaux habitant dans des environnements souvent singuliers, isolés. Pour autant, il y avait de rares habitants dans ces territoires sauvages, souvent désertiques, qui avaient développé des modes de vie précaires. Ce sont désormais moins les oiseaux que j'observe, mais les gens dont je cherche à

magnifier les forces d'adaptation, le vivre-avec-le-lieu, qui me fascine toujours... Au Tchad, le long de la frontière du Darfour, j'ai donné la parole à des gens qui étaient dans des situations de survie très dures, ayant échappé à des massacres au Soudan. J'ai filmé ce camp comme un paysage peuplé par les fantômes des disparus, en proposant un "film de guerre" mais sans aucune image de guerre. Au spectateur d'imaginer, au travers des récits des survivants, les batailles asymétriques qui faisaient rage à 60 km du camp, entre les miliciens janjawids soutenu par le gouvernement soudanais et les paysans dajos.

J'essaie ainsi de m'installer dans ces lieux, en me méfiant du spectaculaire, des clichés, des explications omniscientes. Se limiter essentiellement à ramener un être-là... Trouver la bonne place de la caméra, la bonne

distance. À la fois une distance physique, mais aussi une distance cinématographique. En somme, trouver une esthétique qui soit aussi une éthique des images.

Quel fut le travail sur le son ?

La prise de son durant le tournage fut difficile puisque l'on tournait en cinémascope et à bonne distance des groupes de travailleurs et travailleuses. Une très longue perche et des HF furent nécessaires. Jean Mallet a fait ensuite un travail de montage son délicat, mixé par Denis Séchaud. Comment exprimer ce crépitement, ce bruissement craquant dans la végétation typique de la saison sèche ? Comment donner cette impression de vies suspendues dans la chaleur ? Ensuite vient le déferlement de l'eau qui emporte tout sur

son passage lors des rares mais abondantes pluies. Comment exprimer ce changement de sonorité à l'arrivée de la saison des pluies, où tout devient plus feutré, plus amorti par les feuillages qui ont repoussés? Un autre espace sonore fondamental est celui de ces femmes qui surgissent pour travailler au périmètre, dans un brouhaha incroyable. Le son a donc une place extrêmement importante dans l'espace de ces plans très larges au format scope. Ensuite, c'est au spectateur de faire un trajet visuel dans ces plans, de les habiter. Je me place à contre-courant de ce qui se fait beaucoup actuellement dans le cinéma dit "documentaire" contemporain où l'on arrime le spectateur aux personnages, avec des techniques de fictionnalisation immédiate, dans une proximité destinée à faire jaillir à l'écran les individualités de chacun des personnages.

On sent dans votre film cette volonté de laisser une place importante au paysage. Pourquoi placer le paysage en personnage principal ?

Dans ce film, les personnages majeurs sont à mon sens le paysage et le collectif des femmes. A Kamsé, le paysage est semi-désertique. Certaines zones sont totalement vidées de toute végétation, vous avez l'impression d'y être seul, puis en un instant, des gens surgissent de nulle part, puis disparaissent à nouveau. Il y a des moments de sécheresse extrême, et d'autres où on assiste à un jaillissement de vie. Le plan fixe s'est imposé pour rendre compte de cet immobilisme et de ces jaillissements. Par ailleurs, je ne voulais pas filmer les corps au travail de trop près, je voulais être à la bonne distance, celle qui traduit une attention respectueuse de ces femmes qui mènent un

travail extrêmement dur, qui mettent en jeu leur corps. Surtout éviter les gros plans qui auraient montré l'effort à bout portant. C'est quelque chose auquel je me refuse. D'où ce premier plan en mouvement latéral sur le visage de ces femmes qui m'ont donné l'impression de partir au combat. C'est un hommage à la force de résistance de ces femmes. L'avenir de l'Afrique et les puissances de changement à venir seront essentiellement le fait des femmes. Pour autant à Kamsé, elles ont encore peu la parole.

Y a-t-il un moment du tournage qui vous reste en tête ?

Lorsque je suis arrivé à Kamsé en mars 2017, les femmes avaient déjà commencé

à creuser la digue. C'était fascinant de voir toutes ces femmes, surgissant de nulle part, qui se trouvaient là, tout à coup. J'avais imaginé filmer un village au travail, le village africain correspondant à la une vision « mythologique » que l'on peut facilement développer. Mais je me suis très rapidement rendu compte que ce village n'existait plus. Il a disparu au fur et à mesure que la désertification a pris de l'ampleur. Le village originel s'est donc étendu, sur une superficie d'à peu près 25 km², les habitants « reconstruisant » leurs cases au gré de leur déplacement vers des terres plus arables. La vie villageoise est ainsi devenue plus distendue. La communication passe beaucoup par les SMS. Il y a deux ou trois personnes qui ont des panneaux solaires (souvent envoyés par leurs enfants partis en ville) et qui chargent les téléphones de





tous les habitants du village. Tout le monde s'envoie des SMS sur de vieux téléphones. Ils échangent leurs informations, et savent que le lendemain, tout le monde va creuser. Vous êtes dans un endroit qui paraît désert, sans village localisé et tout à coup, vous avez 200, 300, 400 personnes qui jaillissent de l'horizon, provenant des villages avoisinants aussi...

On perçoit aussi dans votre film un double mouvement, mené par l'action de ces petites radios. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Au fur et à mesure que la lutte contre la désertification prend forme, une autre désertification se met en place plus au Nord : sous l'assaut des djihadistes venus du Mali et du Niger, une désertification étatique, une désertification des infrastructures éducatives et médicales s'opère... Kamsé

n'est pas directement en zone djihadiste, donc la menace est au loin... Pour moi, ces petites radios étaient très importantes, car c'est par ce moyen que l'information arrivait à Kamsé. Tout le monde écoutait les petites radios, ce qui m'a donné cette idée de créer cette chronique de petites radios, qui permet d'amener à l'écran cette inversion qui m'a tant marqué durant le tournage : au fur et à mesure que le périmètre se construisait avec succès localement, il y avait une parcelle du pays qui se déconstruisait, plus au Nord.

Quels sont vos projets futurs ?

Tout d'abord, je vais terminer une thèse universitaire en esthétique du montage cinématographique, et ensuite je vais me lancer dans un autre film. Cette thèse est en deux parties, et l'une des parties s'appelle « attrait de la durée ». Ça me paraît cohérent...



Bio-filmographie Olivier Zuchuat

Olivier Zuchuat est né en 1969 à Genève. Il a étudié la physique théorique à l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne et au Trinity College (Dublin). Il a également fait des études de lettres à l'Université de Lausanne (Littérature Française et Philosophie). En 1996-1997, il est assistant à l'Université de Lausanne.

Au théâtre, il met en scène plusieurs textes de Bertolt Brecht et Heiner Müller (dont **Prométhée et Ciment**) et travaille comme dramaturge. En 1999-2000, il a été l'un des assistants de Matthias Langhoff.

Depuis 2000, il se consacre totalement au cinéma et a réalisé plusieurs essais documentaires distribués en salle en Europe, notamment **Au Loin des villages** (2008), **Comme des lions de pierre à l'entrée de la nuit** (2013) et **Le périmètre de Kamsé** (2021).

Il a également monté une dizaine de longs-métrages, essentiellement documentaires et contribué au montage de fictions ou d'installations-vidéos. Il a enseigné l'esthétique du montage et la réalisation à la FEMIS (Paris) et à l'Université de Paris-Est Marne la Vallée.

Depuis 2015, il est professeur au département Cinéma de la HEAD - Genève dont il est le responsable a.i. en 2018/2019. Il a co-dirigé l'ouvrage **Montage - Une anthologie** (1913-2018), publié par les éditions Mamco - Head (2018).

Site internet : www.olivierzuchuat.net



Cast & Crew

Réalisation, image et montage

Olivier Zuchuat

Son

Hamado Stickman Kangambega

Montage son

Jean Mallet

Mixage

Denis Séchaud

Etalonnage

Pierre Sudre

Traduction

Charles Auguste Koutou

Assistant

Thomas Intingere Sawadogo

Producteurs

Pierre-Alain Meier

Arnaud Dommerc

Boubakar Diallo

Une production

Prince Film SA

Andolfi

Les Films du Dromadaire

En coproduction avec

RTS Radio Télévision Suisse

Unité des Films Documentaires – Steven Artels, Gaspard Lamunière

Canal+ International

Les Films du Mélangeur

Avec le soutien de

Office fédérale de. la culture (OFC)

Fondation Suissimage

HEAD – Genève (Département Cinéma)

Fonds Succès Passage Antenne de la SRG SSR

Avec la participation de

Cinéforum

La Loterie romande

Avec le soutien de

Centre National de la Cinématographie

Région Occitanie / Pyrénées-Méditerranée

Région Ile-de-France

En partenariat avec

CNC

